

IL EST DIFFICILE D'OBTENIR UN JARDIN sinistre, mais le vieux Mr Wither y était parvenu. Même s'il ne travaillait pas lui-même à celui de sa maison des environs de Chesterbourne, en Essex, son manque d'intérêt pour la terre et sa répugnance à dépenser de l'argent n'étaient pas sans influencer le jardinier. Le résultat était une pelouse souffreteuse et une rocaille plâtreuse où presque rien n'attirait le regard, tandis que les arbustes sans caractère proliféraient car Mr Wither appréciait leur capacité à meubler l'espace à peu de frais. Il tenait également à ce que le jardin fût soigné. Regardant par la fenêtre de la salle à manger, par une belle matinée d'avril, il songea que les pâquerettes étaient vraiment une engeance. Il en voyait onze au beau milieu de la pelouse. Il devrait dire à Saxon de les enlever.

Mrs Wither entra, mais il ne lui prêta aucune attention car il l'avait déjà vue. Elle s'assit derrière les tasses tandis qu'un gong résonnait dans le vestibule et que Mr Wither traversait la pièce d'un pas pesant, prenait place à l'autre bout de la table et ouvrait le *Morning Post*. Mrs Wither lui tendit une tasse de thé et un bol de céréales, absolument semblables à toutes les autres céréales par leur goût et leur odeur. Trois minutes passèrent. Mrs Wither buvait son thé à petites gorgées en regardant, par-dessus la tête chauve de Mr Wither s'ornant de deux uniques mèches, un merle occupé à se pavaner sous l'araucaria.

Mr Wither leva la tête avec lenteur.

– Les filles sont en retard.

– Elles arrivent, mon ami.

– Elles sont en retard. Elles savent parfaitement que je n'aime pas qu'elles soient en retard aux repas.

– Je sais, mon ami, mais Madge s'est réveillée tard, elle était tellement courbatue après sa séance de tennis d'hier. Et Tina est en train d'essayer...

– Encore une histoire de coiffure, j'imagine. Comme d'habitude.

Mr Wither retourna à son journal et Mrs Wither reprit sa contemplation et ses gorgées de thé.

Madge, leur fille aînée, entra en se frottant les mains.

– Bonjour, maman. Désolée d'être en retard, père.

Mr Wither resta silencieux et elle s'assit. À trente-neuf ans, c'était une robuste créature en veste et en jupe de tweed, au visage énergique, aux cheveux courts et au teint d'une fraîcheur insipide.

– Comment pouvez-vous avaler cette sciure, père? lança-t-elle en attaquant ses œufs au bacon.

Sa voix était allègre, car il faisait beau et il n'était que neuf heures dix. Chaque fois qu'une nouvelle journée commençait, il lui semblait qu'elle serait peut-être différente des autres, que quelque chose allait se passer et rendre l'existence plus joyeuse.

Madge n'avait pas clairement conscience de ses sentiments. Elle savait juste qu'elle était toujours de meilleure humeur au petit déjeuner qu'à l'heure du thé.

Mrs Wither sourit faiblement. Mr Wither ne dit rien.

On entendit des pas à la fois traînants et précipités sur le carrelage du vestibule. Tina entra en hâte. Ses paupières étaient rosies, ses cheveux ternes retombaient comme toujours en une frange sur son front. C'était une petite personne, à la bouche et aux yeux trop grands pour son visage maigre. Elle avait trente-cinq ans. Manifestement, elle était ravie de son tailleur vert et de son corsage plissé blanc. Les ongles de ses doigts fluets arboraient un vernis rose pâle.

– Bonjour tout le monde! Je suis désolée d'être en retard, père.

Mr Wither décroisa ses jambes dodues, revêtues d'un pantalon à carreaux d'une élégance inattendue. Il les croisa de nouveau, mais ne leva pas les yeux. Mrs Wither sourit à Tina en murmurant :

– Très joli, ma chérie.

– Quoi donc ?

Mr Wither fixa soudain sur Tina un œil bleu pâle et injecté de sang sous une paupière pendante.

– C'est juste mon nouveau... mon tailleur, père.

– Il est neuf, pas vrai ?

– Oui... je... Oui.

– Pourquoi veux-tu t'acheter encore des vêtements ? Tu en as une multitude.

Il se replongea dans la rubrique financière.

– Du bacon, Tina ?

– Oui, merci.

– Une ou deux tranches, ma chérie ?

– Une seule, s'il vous plaît. Non... plutôt cette petite-là... Merci.

– Tu ne manges pas assez, déclara Madge en beurrant un toast. Cela ne te va pas, d'être maigre. Je ne comprends pas cette manie du régime que vous avez toutes, cela vous donne l'air exsangue.

– On ne peut se fier qu'à ce qu'on ressent, et quant à moi je me sens mille fois mieux ainsi.

– *Mille fois* mieux ? intervint Mr Wither. Comment peux-tu te sentir mille fois mieux ?

Il posa le *Morning Post* et regarda sa fille cadette avec sévérité.

– Cette expression ne peut s'appliquer qu'à un temps mesurable, non à un état du corps humain. Tu peux te sentir beaucoup mieux, ou nettement mieux, ou visiblement mieux. Mais pas *mille fois* mieux, car c'est impossible.

– D'accord, dit Tina avec un sourire craintif en crispant ses mains sèches sur ses genoux. Je me sens *nettement* mieux depuis que je me suis mise au régime.

En souriant, elle révéla des dents irrégulières mais son visage s'adoucit de façon surprenante et elle rajeunit d'un coup.

– Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que tu n'en as pas l'air, reprit Madge. N'ai-je pas raison, père ? Silence. Le merle lança un cri mélodieux et s'envola.

– Vas-tu jouer au golf aujourd'hui, ma chérie ? murmura Mrs Wither à l'intention de Madge.

La bouche pleine, Madge acquiesça de la tête.

– Seras-tu rentrée pour le déjeuner ? poursuivit sa mère avec circonspection.

– Ça dépend.

– Tu dois savoir si tu rentreras ou non pour le déjeuner, Madge, lança Mr Wither.

Il venait de remarquer dans la rubrique financière une nouvelle qui avait assombri à ses yeux un monde qui n'était jamais particulièrement radieux.

– Ne pourrais-tu pas dire clairement à ta mère si tu seras ou non rentrée ?

– Je crains que non, père, répliqua Madge d'un ton ferme en s'essuyant la bouche. Passez-moi la rubrique des sports, si vous l'avez lue, voulez-vous ?

Mr Wither détacha la rubrique des sports et la lui tendit sans un mot, en laissant tomber par terre distraitemment le reste du journal.

Personne ne parla. Le merle apparut de nouveau.

Un voile sombre et menaçant accablait maintenant Mr Wither. Avant d'avoir lu cette information dans le journal, il s'était montré tel qu'il était toujours au petit déjeuner, comme du reste au déjeuner et au dîner. À présent Mrs Wither, Madge et Tina se disaient : « Voilà que père est soucieux. » Ce qui signifiait que la journée entière allait être assombrie.

Le principal souci de Mr Wither était son argent. Son revenu annuel, d'environ deux mille huit cents livres, consistait dans les intérêts d'un capital coquet que lui avait légué son père grâce à une société gazière privée fondée vers le milieu du siècle dernier et dont le défunt Mr Wither avait détenu la majorité des actions.

Au cours de sa propre carrière professionnelle, le jeune Mr Wither, qui ne connaissait pas grand-chose au gaz mais excellait à terrifier les gens et à parvenir à ses fins, avait dirigé la société gazière avec un certain succès. Arrivé à l'âge de soixante-cinq ans – cinq ans plus tôt –, il avait vendu ses actions, investi son capital et s'était retiré pour jouir de son oisiveté dans sa demeure de l'Essex, baptisée Les Aigles, où il vivait déjà depuis trente ans.

Les investissements de Mr Wither étaient aussi sûrs que possible, mais cela ne lui suffisait pas. Il voulait qu'ils soient *vraiment* sûrs, d'un rapport immuable, de la stabilité d'un roc et de la régularité d'une horloge.

C'était peine perdue. Les cours montaient et descendaient au gré des guerres et des naissances, des abdications et des aéroports. Il ne pouvait jamais savoir ce que son argent lui réservait. Il se réveillait la nuit et restait allongé dans l'obscurité à se demander ce que devenait sa fortune. Dans la journée, il explorait avec appréhension les rubriques financières des journaux.

Comme il se le répétait souvent, il n'était pas avare mais il détestait qu'on gaspillât l'argent. Une dépense sans motif suffisant était pour lui une vraie souffrance. L'argent ne nous était pas donné pour le dépenser. L'argent était fait pour être économisé.

À présent, il contemplait avec désespoir ses céréales à moitié terminées, en se remémorant tout le bel argent qu'on l'avait convaincu de dépenser. Il avait tellement détesté engager tous ces frais pour ses filles, pendant les dix années où elles avaient tenté de faire carrière! Des livres et des livres jetées par la fenêtre. Écoles des beaux-arts, des arts domestiques, de décoration, de secrétariat, cours de diction, de journalisme, initiation à l'élevage des chiens et au tissage. Tout cela en pure perte, bien entendu, et pour des sommes astronomiques. Et quelles compétences avaient acquises les filles, après toutes ces dépenses?

Aucune. Mr Wither les considérait comme mal informées et imprécises dans leurs discours, confuses dans leurs pensées et incapables de rien faire de leurs mains. Il avait la vague impression que Tina et Madge, ayant reçu une éducation aussi complète que coûteuse, auraient dû posséder un savoir universel, comme sir Francis Bacon. Mais les choses avaient tourné autrement, il ne savait pourquoi.

– À quelle heure avez-vous dit qu'arrivait le train de Viola? demanda Tina à sa mère.

Les silences de la famille Wither lui semblaient parfois insupportables.

– À midi et demi, ma chérie.

– Juste à temps pour le déjeuner.

– Oui.

– Tu sais parfaitement que le train de Viola arrive à midi et demi, observa Mr Wither d'une voix lente en levant les paupières pour regarder Tina. Pourquoi donc le demander à ta mère? Tu parles pour ne rien dire, c'est une habitude stupide.

– J'avais oublié, déclara Tina.

Comme tous se taisaient, elle reprit avec vivacité :

– Madge, ne trouves-tu pas vraiment détestable d'arriver quelque part avant midi, trop tard pour le petit déjeuner et trop tôt pour le déjeuner?

Ils gardèrent le silence et elle se rappela qu'elle avait dit la même chose la veille au dîner, quand l'heure d'arrivée de Viola avait donné lieu à une violente dispute entre Mr Wither et Madge à propos des horaires des trains. Elle rougit lentement et ses mains se crispèrent de nouveau. Le petit déjeuner était une horreur, comme toujours. Tant pis! Son nouveau tailleur lui allait vraiment bien et Viola arrivait le jour même. Cela ferait un petit changement, et peut-être la présence de Viola empêcherait-elle père d'être si soucieux et Madge

de se disputer si grossièrement avec lui. Viola n'avait rien d'excitant mais n'importe quelle compagnie, même celle d'une belle-sœur, valait mieux que celle de la famille dans toute sa pureté.

Après avoir lu *Les Filles de Séléne*, un ouvrage sur la psychologie féminine qu'elle avait emprunté à une amie d'école, Tina avait décidé d'affronter la réalité de sa nature profonde, aussi dégoûtante voire épouvantable qu'elle pût lui paraître – le livre avertissait ses lectrices qu'elles risquaient d'être dégoûtées voire épouvantées de découvrir la vérité sur elles-mêmes. L'un des aspects de la réalité que Tina avait affrontés était qu'elle n'aimait pas sa famille.

Elle n'avait pas même aimé son unique frère, Teddy. Ce qui était *vraiment* épouvantable, car Teddy était mort trois mois plus tôt.

Viola était sa veuve, une mariée de l'année, qui allait venir vivre aux Aigles dans la famille de son époux. Quand Tina songeait qu'elle n'avait pas aimé Teddy, elle se sentait encore plus mal à la pensée que Viola, cette toute jeune femme nantie d'une foule de prétendants, avait choisi Teddy et l'avait suffisamment aimé pour l'épouser. « Je dois être un monstre, se disait Tina. Bien sûr, nous n'avons guère vu Teddy une fois qu'il est devenu adulte. Il n'a jamais partagé sa vie avec nous, comme certains hommes le font avec leurs sœurs et leurs parents. Malgré tout, il faut que je sois anormale pour ne pas avoir aimé mon propre frère. »

– Voulez-vous que je vous conduise à la gare, maman? proposa Madge sur le seuil de la salle à manger.

– Mais tu ne seras pas revenue à temps, ma chérie!

– Ce n'est pas un problème. Si vous avez envie que je vous conduise, je rentrerai à la maison.

Madge adorait prendre le volant, mais elle en avait rarement l'occasion car Mr Wither assurait qu'elle ne savait pas conduire.

– Je te remercie, ma chérie, mais j'ai déjà prévenu Saxon. Il doit amener la voiture à dix heures dix.

– Très bien! Si tu préfères sa façon de conduire à la mienne...

– Ce n'est pas ça, ma chérie. Du reste, je trouve que Saxon conduit plutôt bien maintenant.

– Espérons-le, après deux avertissements de la police, un pare-boue à remplacer et une amende.

Elle sortit en sifflotant. Mrs Wither se pencha pour ramasser le journal, mais Mr Wither tendit la main vers lui d'un air faussement distrait et elle le lui laissa.

– Vas-tu faire tes exercices, Tina? demanda-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Elle effleura au passage l'épaule maigre de sa fille.

– Je suppose que oui, répondit Tina.

– Tu ferais mieux de sortir, décréta Mr Wither émergeant de ses sombres pensées comme un phoque allant respirer à la surface. Rester à la maison à rêvasser ne te fera aucun bien.

Il plongea de nouveau.

Mrs Wither quitta la pièce.

Tina s'avança vers la fenêtre et regarda un instant les nuages éclatants de blancheur derrière les branches vert sombre de l'araucaria. Le monde lui paraissait si jeune, ce matin, que sa propre peau lui semblait soudain flétrie. Elle avait conscience de chacune des rides de son visage, malgré les crèmes et les massages, du durcissement de ses os. Et sur cette terre baignée d'une jeune lumière, toutes ses pensées, toutes ses aspirations étaient tendues vers l'amour.

Mr Wither sortit à son tour, traversa le froid carrelage noir et bleu du vestibule, et alla s'enfermer dans sa tanière enfumée, une petite pièce meublée d'un tapis élimé, d'un bureau aussi laid qu'imposant, de divers livres financiers de référence et d'une énorme cheminée qui donnait une chaleur infernale quand on allumait un feu, ce qui n'arrivait pas souvent.

Ce matin-là, cependant, c'était le cas. Mr Wither n'avait pas donné l'ordre de préparer un feu sur un coup de tête. Après avoir mûrement réfléchi, il avait décidé que ce ne serait pas un gaspillage, malgré la quantité inquiétante de charbon qu'il faudrait consumer si l'on ne voulait pas que le brasier s'éteigne dès le début de l'après-midi.

Mr Wither avait l'intention d'inviter Viola dans son antre après le déjeuner afin d'avoir une petite conversation avec elle, et il lui semblait qu'il serait plus aisé de lui parler si elle était au chaud. Les femmes ne cessaient de se plaindre d'avoir froid.

L'idée qu'une petite écervelée comme Viola ait la haute main sur son propre argent tourmentait Mr Wither. Évidemment, elle ne devait pas posséder grand-chose. En additionnant les sommes léguées successivement par son père puis par Teddy, elle ne pouvait guère avoir plus de cent cinquante livres par an, songea Mr Wither assis très droit dans son vieux fauteuil de cuir noir mal rembourré, les yeux fixés tristement sur le feu déchaîné. Mais même cent cinquante livres nécessitaient des soins appropriés, et Mr Wither et son conseiller financier, le général de division Breis-Cumwitt, décoré du Distinguished Service Order, étaient certainement mieux à même de veiller sur lui que la jeune Viola.

Si Mr Wither avait eu les coudées franches, il aurait su combien d'argent Viola possédait, mais à la mort de son fils diverses circonstances s'étaient liguées pour l'empêcher de le découvrir.

Tout d'abord, Teddy s'était toujours montré d'une discrétion agaçante sur l'argent, comme du reste sur tout ce qui le concernait. Son père avait beau savoir ce qu'il gagnait, il ignorait ce qu'il économisait. Du vivant de Teddy, Mr Wither lui demandait à peu près toutes les deux semaines s'il mettait de l'argent de côté. Teddy disait : « Oui, bien sûr, père », puis il changeait de sujet. Il refusait de répondre à toute question directe quant à l'importance et la nature de cette épargne, en déclarant que c'était son affaire. Malgré tout, son père supposait qu'il avait quelques économies.

Lorsque Teddy était mort à l'improviste d'une pneumonie, Mr Wither n'avait pu se rendre à l'enterrement – qui s'était déroulé à Londres sur la demande de Viola – et encore moins estimer la succession de son fils et prendre en main sa gestion, comme il en avait l'intention, car il était réduit à l'impuissance par un terrible lumbago.

Cependant il savait qu'il n'y avait pas eu de testament, ce qui l'inquiétait.

Il écrivit à Viola deux lettres passablement longues et sérieuses au sujet de l'Argent. En réponse, il reçut un mot aussi vague que laconique l'informant qu'elle allait « séjourner chez Shirley, une amie » – dont elle ne donnait pas l'adresse.

Mrs Wither déclara que le nom de famille de cette Shirley était Davis et qu'elle habitait dans un endroit appelé Golders Green.

Mr Wither prit la peine de chercher tous les Davis dans l'annuaire de Londres, mais Golders Green fourmillait de Davis, au point qu'il dut renoncer.

Il écrivit de nouveau une longue lettre, à l'ancienne adresse de son fils, et reçut enfin une brève réponse lui donnant l'adresse des Davis. Viola ne disait rien de l'Argent, mais faisait vaguement allusion à des difficultés pour louer l'appartement.

Mr Wither écrivit alors une ultime lettre, où il n'évoquait plus la question financière mais déclarait avec fermeté à sa belle-fille qu'elle devait venir immédiatement vivre aux Aigles.

C'était la seule solution. Tant que Viola serait à Londres, il ne pouvait espérer s'occuper de son argent pour elle, or l'idée de cet argent livré ainsi à lui-même commençait à ébranler ses nerfs. Ne pas même savoir de quelle somme il s'agissait rendait les choses encore pires. Et si jamais elle s'élevait à trois cents livres par an!

Il considérait Viola comme une petite sotte des plus ordinaires, mais il n'avait pas d'antipathie à son égard. Bien sûr, il était regrettable, plus que regrettable, qu'elle ait été vendeuse, mais après tout son père avait possédé la moitié du magasin où elle travaillait et c'était une affaire solide, ancienne, à la clientèle fidèle. Tant mieux! Mr Wither aimait sentir de l'argent autour de lui, comme un robuste rempart. Il aimait l'idée que son cousin le plus éloigné, celui au quatrième degré, eût un bas de laine au même titre que tous les cousins Wither.

Non, il ne voyait aucune objection à ce que Viola vienne vivre aux Aigles. La maison était vaste, il ne verrait pas souvent la jeune femme. Quand il la verrait, il pourrait lui inculquer un peu de discipline. Et il pourrait s'occuper de l'argent de Teddy à sa place, en veillant qu'il ne serve pas à des dépenses ou autres emplois désastreux. Pour elle aussi, ce serait un passe-temps agréable. Elle pourrait le voir au fil des ans administrer son petit revenu, en devenant elle-même plus sage et – il l'espérait – plus disciplinée avec l'âge.

Elle était tout à fait le genre de fille sans caractère que Mr Wither s'attendait à voir son fils épouser. Ce qui ne l'avait pas empêché d'être très ennuyé de cette union. Entre Madge et Tina qui ne s'étaient pas mariées du tout, Teddy qui avait épousé une vendeuse et Mrs Wither qui avait été si déçue par l'attitude de ses trois enfants envers le mariage, ce simple mot finissait par lui porter sur les nerfs.

Mais Teddy n'avait jamais été ambitieux. Quand il avait eu vingt-deux ans, son père lui avait donné un emploi dans la société gazière. L'emploi était modeste mais riche en perspectives, et il était entendu qu'il permettrait à Teddy de faire son chemin – dans quel but, il n'en avait pas été question.

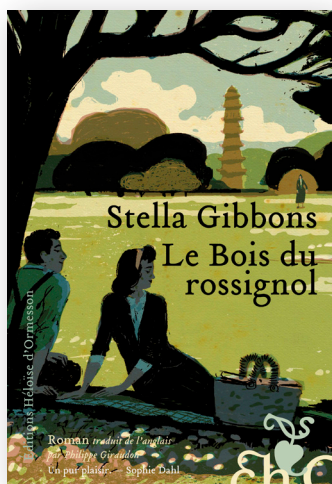
Toutefois Teddy était resté à la même place pendant vingt ans, avec un salaire augmentant de cinq livres par an parce que telle était l'augmentation automatique des salaires en dessous d'un certain niveau dans cette société. Non qu'il fût satisfait de son modeste emploi, où il gagnait si peu d'argent que Mr Wither avait honte rien que d'y penser. Des amis de la famille disaient souvent à Mr Wither que le vrai rêve de Teddy aurait été d'être peintre ou architecte, d'entrer dans une carrière artistique. Ces rêves qu'on ne cessait de brandir sous son nez agaçaient beaucoup Mr Wither.

Il était certain que ses connaissances disaient derrière son dos qu'il aurait dû mieux payer Teddy. Mais il n'en avait aucune intention, pour toutes sortes de bonnes raisons. Teddy ne méritait pas de gagner davantage. Aucun titulaire de cet emploi n'avait gagné davantage et il ne devait pas faire de favoritisme envers son fils. Teddy n'avait pas besoin de plus d'argent car il n'était pas marié... et ainsi de suite.

Quand Teddy s'était enfin marié, à quarante et un ans, Mr Wither avait eu le bonheur d'être hors d'état d'augmenter son salaire, puisqu'il avait vendu ses actions dans la société. Il attribua à son fils une pension de quatre-vingts livres par an – afin de l'aider, dit-il. Mais après en avoir profité pendant un an, Teddy était mort et Mr Wither avait pu arrêter ses largesses.

Fixant le feu d'un air absent, Mr Wither songea que certains hommes étaient très affectés par la mort de leur fils. Lui ne l'avait pas été tellement. Ça avait été un choc, bien sûr. Malgré tout, il était étrange qu'il n'ait pas été davantage affecté. Il ne s'était jamais vraiment entendu avec Teddy, même quand il était enfant. Un mot s'imposa à lui : « mollasson ». Pourtant il devait y avoir quelque chose chez ce garçon pour qu'une jolie fille comme Viola, qui n'avait sans doute que l'embarras du choix, se soit décidée pour lui et l'ait épousé.

[...]



Stella Gibbons, *Le Bois du rossignol*

Roman traduit de l'anglais par Philippe Giraudon

520 pages | 23 € | ISBN 978-2-35087-135-240-7

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2013 | www.heloisedormesson.com

